

Cinq années après sa disparition, Angela Carter est à l'honneur avec la publication en français de deux romans aux inspirations éclectiques.

D'une part *Love*, exemplaire du courant néogothique dans la fiction contemporaine, de 1971. De l'autre *Bien malin qui connaît son père*, son dernier ouvrage paru en 1991, brillante réactualisation de la dramaturgie élisabéthaine.

une belle



Bien que morte prématurément d'un cancer des poumons en 1992, Angela Carter n'a pas besoin de se tourmenter outre-tombe quant à sa gloire posthume, car celle-ci est bel et bien faite. Comme la trapéziste Fevvers, l'héroïne de son pénultième roman *Nights at the circus*, "c'était une fille remarquable... (et) aujourd'hui tout Londres est à ses pieds". Non qu'elle ait été privée de réussite ou

de reconnaissance auparavant. Dès 1968, elle fut couronnée du Somerset Maugham Award – argent qu'elle utilisa pour quitter son premier mari en déclarant que "Somerset Maugham s'en serait réjoui". Autre objet de satisfaction financière : peu de temps avant de se savoir malade, elle avait souscrit une assurance-vie et se consolait de mourir en pensant aux faibles cotisations qu'elle avait versées et à l'énorme fortune que ses assureurs devraient léguer à ses "garçons" (Mark son mari et Alexander son fils). Côté carrière, ses livres étaient toujours abondamment chroniqués, ses éditeurs organisaient des fêtes en son honneur, elle passait à la télé et avait enseigné dans plusieurs universités, à Bristol d'abord puis aux Etats-Unis, en Australie et enfin au Japon pendant deux ans – un séjour qu'elle relate dans un recueil d'essais publié en 1982, *Nothing sacred*. Elle donna des instructions précises pour la mise en scène de son enterrement : Salman Rushdie dut lire au-dessus de son cercueil un poème de Marvell sur l'immortalité de l'âme : "Cette goutte, ce rayon/De la claire fontaine du Jour Eternel." Trois jours après l'événement, tous les livres de Carter étaient épuisés. Seule entrave à ce chemin pavé pour l'immortalité : elle n'avait jamais reçu le Booker Prize. Qu'à cela ne tienne ! Trois mois avant sa mort, elle voulait redresser ce tort et prévoyait

d'écrire un pavé intitulé *The Owl of Minerva* qui parlerait d'un professeur de philosophie, de sa maîtresse et de voyages. Elle était sûre de décrocher le prix. Aujourd'hui frustrée de cette ultime auréole, qu'elle repose en paix et sache seulement que son œuvre a déjà fait l'objet de quarante propositions de doctorats en 1993 ! Ils sont fous ces étudiants ! Ou bien Carter serait-elle à son tour devenue une de ces autorités littéraires qu'elle s'était inlassablement donné pour mission d'affronter, jusque dans son dernier roman, *Wise children* (1991), aujourd'hui traduit sous le titre français de *Bien malin qui connaît son père*, ce vieux proverbe anglais placé en exergue ? Car chez Carter, comme chez beaucoup d'écrivains anglais de cette génération, il y a toujours une autorité antérieure : un écrivain passé qu'on pastiche, un genre préexistant qu'on détourne, une histoire qu'on paraphrase, un personnage qu'on transpose, un style qu'on parodie. Postmoderne donc ! Depuis Fowles, Peter Ackroyd, A.S. Byatt et j'en passe, tout le monde y est allé de sa plume en forme de pelle pour fouiller le terrain de la littérature anglaise et bâtir des édifices flambant neufs avec les vieilles pierres. Les victoriens remis à la mode du jour, ça marche particulièrement bien. Pourquoi pas ? Seulement le phénomène est devenu trop répandu depuis les années 80 pour qu'on ne

mécanique

livres



Pour rééduquer vos enfants en matière de symboles, de rôles et de mythes sexuels, faites-leur donc lire Carter !

ce roman théâtral et populaire est une saga racontée par l'un de ses membres féminins, Dora Chance, le jour de son anniversaire (qui est aussi celui de son père et de Shakespeare). En voici en gros le synopsis...
Acte I : présentation chaotique de quatre générations de "gens du spectacle", depuis le comédien victorien jusqu'au présentateur de jeux télévisés. Dans une langue cockney, familière sinon grivoise et qui souvent digresse, Dora fouille ses archives pour reconstruire la généalogie familiale : filles illégitimes du grand acteur shakespearien Melchior Hazard (Chance, Hazard... le comique est aussi dans les noms), elle et sa sœur jumelle Nora ont été adoptées par le frère jumeau de leur père, l'oncle Peregrine, et élevées dans une bicoque de Brixton par une tutrice. Entre-temps, Melchior a épousé une milady qui, d'une brève union avec Peregrine, a enfanté deux jumelles, Saskia et Imogen. Acte II : enfance

s'interroge pas un instant sur la valeur de cette écriture palimpseste qui n'a plus souvent qu'elle-même comme source d'inspiration. Le miroir peut certes déformer, mais il n'en demeure pas moins miroir, attaché à se regarder, à se commenter, à se recadrer et perdant probablement de vue ce qui lui est extérieur. Eh bien quoi, par exemple ? La vie, peut-être.

Carter ne s'est jamais défendue de cette posture d'écrivain archéologue, préférant simplement user d'une métaphore de bistrot : "Je mets du vin nouveau dans de vieilles bouteilles et, dans certains cas, du vin vieux dans des bouteilles neuves." L'exemple le plus réussi de ce transvasement demeurant sans doute *The Bloody chamber*, porté à l'écran en 1984 par Neil Jordan sous le titre *The Company of wolves*. Le but défini par Carter étant de "démystifier" certains contes classiques en les réécrivant d'un point de vue féministe. Ainsi dans *Le Petit chaperon rouge* nous suggère-t-on que c'est en réalité mère-grand qui est le loup, ou que la fillette peut s'avérer tout aussi sauvage que l'animal et le dompter par une avidité érotique également bestiale. Pour rééduquer vos enfants en matière de symboles, de rôles et de mythes sexuels, faites-leur donc lire Carter ! Mais si vous recherchez une démonstration identique dans une veine plus légère, choisissez plutôt *Des Enfants sages*, alias *Bien malin qui connaît son père*.

Le procédé de recyclage littéraire est énoncé dès la première épigraphe : "Il s'agirait de rafraîchir votre Shakespeare" (*Cole Porter*)... non comme auteur de tragédies, mais de comédies – un genre aussi peu noble que le conte. Construit comme une pièce élisabéthaine en cinq actes,

de Dora et Nora, leurs débuts en amour et dans le music-hall. Ambiance friponne de "volants, paillettes, bas résille et talons hauts". Arrière-plan de quartiers pauvres : "fracas des trams, (...) brouillard, pluie, sandwiches au bacon, odeur domestique d'humidité, de chou, de thé, de gin". Acte III : mise en scène loufoque et kitsch du *Songe d'une nuit d'été* à Hollywood avec tous les Hazard. Acte IV : retour à Londres et nouvelle réunion familiale qui se solde par un désastre. Acte V : dernier rassemblement de tous les personnages autour de Melchior pour fêter ses 100 ans, coup de théâtre, révélation des identités cachées, scène de réconciliation, avec en prime une partie de jambes en l'air entre Dora et son oncle.

Tout en examinant, à travers une dynastie d'artistes, les péripéties de la romance freudienne et les effets pervers du pouvoir (patriarcat et showbiz), Carter invente ainsi un genre romanesque original qui renoue avec la tradition orale et serait susceptible d'être joué. Les figures et les situations qu'elle imagine sont de brillantes réactualisations de la dramaturgie élisabéthaine, avec sa cohorte ininterrompue de bouffons, de travestis et de doubles, ses saynètes burlesques et proches de la farce, la ronde des couples, les substitutions de personnages entraînant des quiproquos comiques, et bien entendu le dénouement avec orchestration musicale. L'œuvre n'est pas tant un exercice de style que le résultat étonnant d'une ambition un peu folle : composer "la grande pièce du XX^e siècle que Shakespeare aurait écrite".

A lire *Love*, l'autre roman qui paraît simultanément en français sous le titre de... *Love* (décidément, la traduction des titres anglais semble poser problème), on pourrait douter qu'il soit du même auteur. Exit la voix carnavalesque, le féminisme joyeux avec fard et jupons. L'ordre du jour n'est plus à la caricature et au grotesque, car Carter s'attaque cette fois à Benjamin Constant, "prise du désir, comme elle le dit dans la postface, d'écrire une sorte de version moderne et populaire d'Adolphe" (un classique de la torture psychologique au sein du couple).

Replacée dans la bohème provinciale des années 60, l'action est centrée autour de trois personnages : une jeune femme éthérée, mélancolique et suicidaire, partagée entre deux frères orphelins, l'un sentimental et équilibré, l'autre démoniaque et pervers. Dans une prose glaciale et sombre, Carter y explore des thèmes qu'elle développe sous une forme plus théorique dans son essai intitulé *The Sadeian woman* et qui apparaissent de façon récurrente dans son œuvre : les liens violents du sexe et de la souffrance, les effets pathologiques de la passivité et l'invasion du fantasme dans l'expérience. Exemple du courant néogothique dans la fiction contemporaine ou du *réalisme magique*, le livre est imprégné d'un "pénétrant parfum de tristesse" qui mérite qu'on le néglige comme lecture de vacances. A moins que votre été soit particulièrement déprimant, réservez plutôt pour l'automne cette atmosphère de névrose, sinistre et oppressante !

Béatrice Pire Photo S. Bassouls/Syigma

Bien malin qui connaît son père, traduction de l'anglais par Michel Doury, 353 pages, 150 F et *Love*, traduction par Anouk Neuboff, 205 pages, 95 F (Christian Bourgois).